

Psychologie de la violence, Bormans C., Massat G., et al, Studyrama, 2005.

Amandine Maillot, psychologue clinicienne

Cet article s'articule en deux temps : le premier est une présentation générale de l'ouvrage intitulé *Psychologie de la Violence* ; le second, une réflexion issue des articles de Christophe Bormans et Guy Massat, illustrée à l'aide d'un personnage imaginaire.

Psychologie de la Violence est un collectif dirigé par Bormans et Massat (tous deux psychanalystes) qui propose une réflexion sur la violence. Composé de deux parties, dont la première est une approche psychologique de la violence et la seconde une approche plus manifeste de ce phénomène, cet ouvrage offre des perspectives psychologiques, psychanalytiques, sociologiques, pédagogiques, et juridiques du phénomène violent.

La première partie *Psychologie de la Violence* se compose de 8 thématiques principales :

- les mythes fondateurs : la *genèse*, la *mythologie grecque*, le *personnage d'œdipe*.
- Le rapport de la *violence* au *sacrifice*, au *sacré*, à la *sexualité*, à la *guerre*, au *complexe de Jocaste* (mère et épouse d'œdipe).

La seconde partie, *réel de la violence, imaginaire, social et symbolique juridique* traite :

- Des faits d'actualités tels que : le *terrorisme*, le *parricide*, les *viols collectifs*.
- Des phénomènes sociaux tels que: *Jackass*¹, les *tags*.
- L'analyse de la violence sous l'angle sociologique et éducatif.

L'intérêt de cet ouvrage réside, entre autre, dans sa pluridisciplinarité. Les auteurs, psychanalyste, psychologue, avocat, juriste, sociologue, enseignant, permettent ainsi d'approcher le phénomène de la violence dans sa globalité : *la violence physique, la violence sensorielle, la violence sentimentale, intellectuelle, sociale, idéologique...* (Massat, 2005, p.244).

¹ Émission de télévision américaine humoristique mettant en scène plusieurs protagonistes et dont le but est d'intégrer la sphère du succès et de l'argent par la pratique de jeux introduisant le triptyque « se faire mal », « se ridiculiser », « faire des choses immondes » et de capter l'intérêt du public. RAFFORT J.Y, 2005. « Violence et nouveaux rituels, à propos de Jackass », in *Psychologie de la Violence*, Levallois-Perret, Studyrama, 255p.

Christophe Bormans s'appuie sur la théorie freudienne et se réfère aux déclinaisons étymologiques du mot violence. La violence *domine* notre vie psychique et paradoxalement *c'est du conflit violent que jaillit la vie spirituelle* (p.10).

Qu'est ce que le conflit ?

Afin de favoriser la compréhension du conflit, nous vous proposons de l'illustrer par un personnage imaginaire issu de notre propre observation de la vie quotidienne : Un petit garçon de 5 ans, Gustave, convoite avec gourmandise une sucrerie. Ses parents la lui interdisent car « on va passer à table » et que « les sucreries ce n'est pas le soir ! ». Gustave déçu et sans doute très frustré (on le comprend) se trouve pris entre une interdiction provenant du monde extérieur (qui émane de ses parents) et son désir qui est de satisfaire son appétit pour les sucreries. Si l'on ajoute à cela le fait que ce petit garçon souhaite conserver l'amour de ses parents et doit donc pour cela respecter l'interdit, (c'est-à-dire ne pas « voler » la sucrerie) nous avons un aperçu de ce que peut être un conflit psychique et l'accès à la réflexion : « si je prends le bonbon, papa et maman vont me punir » .

Par l'éclairage de ce ludique exemple, on comprend bien que ces « petites » frustrations qui jalonnent notre existence sont nombreuses et il ne s'agit là que de « petites » frustrations. On peut imaginer l'impact du conflit lorsqu'il s'agit de faits plus graves voire traumatiques.

Revenons maintenant à l'étymologie du terme conflit que nous propose Bormans : Le terme *conflit* remonte au bas latin *conflictus* qui, [...] signifiait « choc » [...] *Conflictus* vient lui même de la racine latine *flig* qui signifie tout simplement « abattre » [et] *Abattre*, c'est par métaphore tuer. Puis il ajoute : *soyons clairs : conflit est synonyme de violence* (p.10). On pressent, déjà, la dynamique sous-jacente au conflit.

Qu'en est-il de la violence ?

L'auteur propose, en conclusion de son introduction, un retour à l'étymologie. *Violence* provient [...] de la racine *wi*, laquelle signifie force en indo-européen [...] cette force [...] se traduit en sanskrit par *vâyah*, qui signifie la force vitale (p16). Il s'agit bien là de la vie, en ce sens que le phénomène violent est inaugural à la vie.

Poursuivons avec notre petit « bec sucré », Gustave, déçu de ne pouvoir vivre son aventure gourmande. Que va-t-il faire de ce conflit? Va-t-il se rouler par terre et pousser des cris stridents ? Va-t-il se contenir et boudier un peu? Ou-va-t-il « voler » la sucrerie ?

Quelque soit la manifestation de ce conflit, apparemment violent, ou non, parmi ces trois hypothèses, il manque une chose, primordiale: *la parole*.

En effet, pour Gustave quel sens a ce conflit ? Comment donner un sens à un sentiment, une émotion, sans mot, sans *parole* pour le dire ? Bormans en s'appuyant sur la genèse (*Genèse* 2,7) explique que *si le souffle de la parole, la force de l'acte de parole est à l'origine de l'homme, de la pulsion de vie, la violence se donne alors à entendre immédiatement comme échec de la parole (p.19)*.

C'est précisément ce qui arrive à notre petit héros, à ce moment là, la parole lui manque et la violence (à voir ou à s'infliger) advient. Mais alors, pourquoi Gustave, qui sait (très bien) réclamer une sucrerie, ne peut-il rien dire de cette violence?

En reprenant, les analyses de Freud au sujet de la névrose dans *Actes Obsédants et Exercices Religieux* (1907), Bormans pose cette question de savoir en vertu de quelle propriété le conflit est sans fin et il y répond avec brio : *il est conflit à propos de la reconnaissance parlée du conflit. Ce que nous apprend la psychanalyse, c'est que, pour entendre ce dont parle notre violence, il faut se faire violence (p247)*.

Pour conclure, je souhaite faire un point sur ce que nous apporte cet ouvrage dans notre compréhension de la violence. Nous l'avons vu force de vie, nous l'avons vu apparaître au premier cri de la naissance du premier homme, on l'a vu en nous et on la déplore dans ses manifestations tragiques : *terrorisme*, « *tournantes* », etc. Nous l'avons vu aussi *comme échec de la parole*, elle apparaît *sans fin* et pour cause puisque parler de sa violence c'est *se faire violence*. S'agirait-il alors d'essayer de libérer la parole? Mais comment ?

A la fin de cet ouvrage, Massat reprend le mot de Christophe Bormans dans son article introductif (p247) et propose une analogie entre *le bon usage* grammatical tel que proposé dans le *Grevisse* et *le bon usage [...] de la violence*.

Dans l'inconscient, il n'y a d'autre acte que la parole. Ce qu'a noué la parole, la parole peut le défaire et le nouer autrement. Nous pouvons donc espérer en un bon usage, un bien dire de la violence (le bien dire de l'inconscient est l'éthique de la psychanalyse), comme il y a, pour l'inconscient le Bon Usage du grammairien Grevisse concernant le bien dire en littérature.

Autrement dit, pour accéder à la réalité de la violence cachée dans notre inconscient, il n'y a pas d'autre moyen que de travailler à la traduction des paroles inconscientes.

Bibliographie

Freud S., (1907), « Actes obsédants et exercices religieux », in *Avenir d'une illusion*, Paris, PUF, 1971.

Grevisse M. (1936)., *Le Bon Usage*, Paris, Duculot, 2007.

Raffort J.Y., « Violence et nouveaux rituels, à propos de Jackass » in *Psychologie de la Violence*, Levallois-Perret, Studyrama, 2005.